

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

XV.

Isabelle s'interrompit, parut réfléchir et demanda brusquement :

— Combien y a-t-il de temps de cela ?

— Plus de vingt-quatre heures... répondit madame Laurier. C'est hier que vous avez quitté Paris.

— Hier !... répéta la jeune femme prise d'une épouvante nouvelle. Mais alors Renée est perdue... Il faut courir sur ses traces... il faut la retrouver... et Dieu veuille que nous la retrouvions vivante... Venez... venez madame... Partons...

— Seules nous ne pourrons rien... Appelons la justice à notre aide...

— C'est moi qui la guiderai...

— Mais ce misérable ? ce Fradin ?

— Il a pris la fuite après son crime commis, pour aller rejoindre Renée... Sans le vouloir, je lui ai donné des indices... Il n'a pas même emporté ces dentelles, tant il avait hâte de s'éloigner... ajouta Zirza la blonde en indiquant le carton placé sur la table. Ah ! l'infâme... l'infâme !... Il doit avoir accompli son œuvre... Renée est morte, et j'ai contribué à la perdre par mon imprudence...

Isabelle se tordait les mains.

— Voyons, mon enfant, du calme reprit madame Laurier. Il faut espérer malgré tout... Avez-vous la force de marcher ?

— Oui, madame. Pour venir en aide à Renée ni le courage ni la force ne me feront défaut.

Pendant que s'échangeaient ces dernières paroles, le restaurateur Baudry visitait la maison.



... Sur le seuil de cette porte, un homme apparut un revolver de la main droite...

Une demi-heure plus tard, les deux femmes montaient dans le train qui les ramenait à Paris.

On n'a point oublié que madame Bertin avait donné l'ordre à son cocher de la conduire rue du Faubourg-Saint-Denis, en face de la prison de Saint-Lazare, d'où mademoiselle de Terrys

— Personne... dit-il en revenant. Madame ne se trompait pas, le misérable est loin...

— Pouvons-nous sortir autrement que par la fenêtre ? demanda la marchande de dentelles.

— Parfaitement... La porte du pavillon, comme celle du jardin, n'était fermée qu'à pêne...

— Allons, venez, madame, fit Zirza en entraînant madame Laurier. J'ai hâte d'être à Paris... Monsieur, poursuivit-elle en s'adressant à Baudry, pas un mot de ce qui s'est passé ici, je vous en supplie... Il y va peut-être de la vie d'une jeune fille.

— Soyez tranquille, je serai muet... Je vais fermer seulement la fenêtre et les portes, et laisser toutes choses dans l'état où elles sont...

— Merci, monsieur... Partons, madame...

La patronne, que les crises les plus graves n'empêchaient point de songer à ses intérêts, prit sur la table le carton de dentelles et suivit Zirza.

devait sortir d'une minute à l'autre en vertu d'une ordonnance de non-lieu.

Pendant près d'une demi-heure Marguerite resta immobile dans sa voiture, les yeux fixés sur la grande porte. Au bout de ce temps l'impatience la gagna. Elle se dit qu'au lieu d'attendre le moment où on viendrait du parquet lever l'érou d'Honorine, il serait plus simple de s'adresser au greffe.

En conséquence elle mit pied à terre et, s'engageant sous la voûte au fond de laquelle se trouve la porte à guichet, elle fit retentir le marteau de cette porte.

Un employé de la prison parut.

— Que désirez-vous, madame ? demanda-t-il.

— J'aurais deux mots à vous dire.

— Entrez, madame...

Marguerite franchit le seuil. Le guichetier referma la porte derrière elle et reprit :

— Expliquez-vous, madame...

— Voici ce dont il s'agit, monsieur. D'ici à quelques minutes... un quart d'heure... une demi-heure tout au plus, on apportera du palais de justice au greffe de Saint-Lazare l'ordre de mettre en liberté mademoiselle de Terrys dont l'innocence vient d'être reconnue... Mademoiselle de Terrys est mon amie... je désire l'embrasser la première, la reconduire à sa demeure, et je sollicite de vous l'autorisation de l'attendre ici...

— Êtes-vous certaine, madame, que l'ordre de levée d'érou soit signé ?

— Absolument certaine... Je viens du palais où j'ai vu le juge d'instruction...

— Dans ce cas, madame, rien ne vous empêche d'attendre et de vous asseoir, mais je ne puis mettre à votre disposition d'autres sièges que ceux-ci...

Et l'employé désignait les bancs de bois entourant la sinistre pièce. Madame Bertin, que ses jambes brisées par l'émotion soutenaient à peine, se laissa tomber sur un de ces bancs et s'absorba dans ses pensées.

Elle allait revoir Honorine, qui sans doute pourrait la renseigner au sujet de Renée. Machinalement ses yeux se rivèrent sur la porte par laquelle elle avait pénétré dans la prison.

L'ordre de levée d'érou devait arriver par cette porte... Un temps, qui parut à la pauvre femme long comme un siècle, s'écoula.

Le guichetier consulta sa montre.

— Cinq heures... dit-il. Voilà plus d'une demi-heure que vous attendez, madame : J'ai peur que vous n'ayez pris une espérance pour une réalité...

— Oh ! monsieur, c'est impossible.

— Vous le voyez cependant, madame, on ne vient pas...

Marguerite poussa un soupir et son cœur se serra. Allait-elle donc éprouver une déception nouvelle ?... Les preuves que Paul Lantier trouvait indiscutables avaient-elles paru insuffisantes au juge d'instruction ?

Soudain, on frappa à la porte. Madame Bertin tressaillit et ne respira plus.

Le guichetier ouvrit. Un garde de Paris entra, portant en sautoir un sac de cuir.

— Pour le greffe... dit-il, une lettre du parquet.

Il ouvrit son sac, tendit au guichetier une longue enveloppe accompagnée d'un carré de papier, et reprit :

— Faites-moi signer mon reçu, s'il vous plaît...

— Tout de suite, répliqua l'employé.

Puis il ajouta, en s'adressant à madame Bertin :

— Ça pourrait bien être l'ordre en question.

Un pâle sourire effleura les lèvres de Marguerite. L'espoir, un instant évanoui, se ravivait au fond de son cœur.

Le guichetier disparut par une porte conduisant au greffe. Son absence ne dura que quelques secondes.

Il remit le reçu signé au garde de Paris qui le glissa dans son sac, fit le salut militaire et se retira.

— Eh ! bien ? demanda timidement Marguerite.

— Je ne sais rien, madame...

Tout à coup la sonnette du greffe retentit dans la pièce d'attente. L'employé ouvrit la porte. Une voix prononça ces mots :

— Mademoiselle de Terrys, en liberté.

Madame Bertin se dressa, comme galvanisée...

— Enfin ! murmura-t-elle. Enfin ! !

— Il y a des formalités à remplir, madame... fit le guichetier ; vous avez au moins vingt minutes à attendre...

Il sonna lui-même. Un gardien entra. Le guichetier lui répéta l'ordre du greffe. Le gardien pivota sur ses talons avec une allure d'ancien soldat et disparut.

— Vais-je la voir tout de suite ? demanda Marguerite.

— Non, madame... Les détenues ontrent au greffe par l'intérieur de la prison... Vous ne verrez la personne à qui vous vous intéressez que quand elle passera ici pour sortir libre, par la porte que je vous ai ouverte.

— Merci, monsieur.

Trente minutes s'écoulèrent. Madame Bertin avait la fièvre... Il lui semblait que son attente ne finirait jamais.

La sonnette du greffe résonna de nouveau. Le guichetier ouvrit. Pour la deuxième fois retentit la phrase :

— Mademoiselle de Terrys, en liberté.

Et Honorine, vêtue de noir, pâle comme une morte, parut dans l'encadrement de la porte. Son premier regard lui montra madame Bertin debout en face d'elle.

La jeune fille surpris poussa un cri de joie et se jeta en pleurant dans les bras que Marguerite lui tendait. Les deux femmes se tinrent embrassées.

— Chère... chère enfant... balbutia la veuve lorsqu'il lui fut possible d'articuler quelques mots, vous voilà donc justifiée... vous voilà libre...

— Dieu m'a prise en pitié... répondit l'orpheline. Il était temps... j'allais succomber... la folie s'emparait de mon cerveau. Venez... quittons bien vite cette maison sinistre... cette maison où j'ai tant souffert...

Le guichetier avait ouvert la porte extérieure. Marguerite entraîna mademoiselle de Terrys jusqu'à la voiture qui les attendait.

— Montez, pauvre chère mignonne... dit-elle à la jeune fille... je vais vous conduire au boulevard Malesherbes.

Honorine prit place dans le coupé où Marguerite s'installa près d'elle, et le cocher, prévenu d'avance, rendit la main à son cheval sans faire de question.

## XVI.

La voiture roulait rapidement. Madame Bertin couvrait de baisers le front et les joues de son amie.

— Comment avez-vous su que j'allais être mise en liberté aujourd'hui ? demanda tout à coup la fille du comte.

— Je l'ai appris, il y a deux heures, au palais de justice où j'avais été appelée par le juge d'instruction...

— Vous connaissez alors le motif de mon élargissement ? Cet homme, ce juge, qui me torturait, n'a pu lâcher sa proie sans une raison puissante...

— Il a eu la preuve de votre innocence.

— La preuve ! répéta mademoiselle de Terrys avec amertume. Pouvait-il me croire coupable ?

— Il le croyait.

— Il le croyait ! répéta mademoiselle de Terrys avec amertume. Ce juge est donc aveugle ou fou !... Vous parlez d'une preuve qui l'a désabusé... Quelle est-elle ?

— Je l'ignore... répondit Marguerite, je sais seulement qu'elle a été apportée au magistrat par mon neveu...

— M. Paul Lantier ?

— Oui, chère mignonne, Paul Lantier bien fier et bien heureux de vous rendre à la fois l'honneur et la liberté.

— Ainsi c'est à Paul que je dois tout cela ! s'écria la jeune fille dont les larmes ruisselaient. Et il n'est point venu m'attendre avec vous !... J'aurais été si heureuse de lui exprimer mon immense gratitude...

— Je voulais qu'il vienne... il m'a répondu qu'il avait un autre devoir à remplir...

— Un autre devoir ?

— Oui... celui de vous venger...

— Me venger... répéta la jeune fille avec étonnement. Mais on ne peut se venger de la justice, même quand on a été victime d'une incompréhensible et monstrueuse erreur.

— Aussi Paul ne songe point à vous venger des juges, mais des misérables qui ont causé votre arrestation.

Honorine sentait grandir sa stupeur.

— Quels sont ces misérables ? demanda-t-elle, Ai-je donc été accusée d'avoir empoisonné mon père ?

— Paul ne s'est point expliqué à ce sujet. Il avait hâte de s'éloigner pour agir.

— Eh bien, moi, j'irai le trouver... Je veux le remercier d'abord, je veux savoir ensuite quelle preuve de mon innocence il a pu fournir, et je veux enfin qu'il me nomme mes calomnieux.

● On était arrivé au boulevard Malesherbes. La voiture s'arrêta.

Honorine jeta un coup d'œil sur la façade de l'hôtel, qui lui parut lugubre. Marguerite descendit la première et fit résonner le timbre. La porte s'ouvrit.

Les deux femmes franchirent le seuil, et les domestiques, chargés de la garde de l'hôtel, accourus au bruit du timbre, poussèrent des cris de joie en reconnaissant leur jeune maîtresse.

— Merci, mes amis... leur dit Honorine touchée par les témoignages d'une sincère affection. Je suis heureuse de vous revoir, quoique mon cœur se brise en rentrant dans cette maison en deuil, d'où m'avait arrachée l'accusation la plus folle et la plus effroyable... Il est des douleurs que rien ne console, et la mienne est du nombre, mais votre accueil me fortifie... Merci de nouveau, mes amis, merci de tout mon cœur...

Mademoiselle de Terrys et madame Bertin gagnèrent les appartements du premier étage où elles se trouvèrent seules.

— Vous passerez le reste de la journée avec moi, n'est-ce pas ? demanda Honorine à Marguerite.

— Cela dépendra de vous, chère mignonne... répondit cette dernière.

— De moi ? répéta la jeune fille.

— Ou du moins de ce que vous allez m'apprendre.

— Je puis vous apprendre quelque chose ?

— Oui... quelque chose de très important et que je brûle de connaître...

— Vous m'intriguez beaucoup, je l'avoue... Parlez vite.

— J'aurais pu le faire déjà, mais je n'ai point voulu vous questionner avant que vous soyez de retour dans votre maison et que vous ayez repris possession du calme et de la tranquillité d'esprit qui vous manquaient depuis si longtemps... J'ai attendu... et pourtant, ce que je viens vous demander c'est ma vie, c'est mon bonheur, c'est la fin de vingt ans de souffrances...

— Je vous comprends moins que jamais... répondit Honorine en prenant les mains brûlantes de madame Bertin et en les pressant contre son cœur. Expliquez-vous donc, chère Marguerite... expliquez-vous vite...

— Vous avez été interrogée par le juge d'instruction ?

— Plusieurs fois, oui, hélas !...

— Au cours de l'un de ces interrogatoires le juge ne vous a-t-il point parlé d'une jeune fille nommée Renée, qui avait été élevée dans le même pensionnat que vous, à Troyes, mais après votre départ ?

— En effet... Il bâtissait au sujet de cette enfant toute une étrange et absurde histoire... Il prétendait que mademoiselle Renée était une fille naturelle de mon père, ma sœur par conséquent, que, dans un but d'intérêt, j'aurais fait disparaître.

— A moi aussi le juge d'instruction a raconté cette fable, reprit madame Bertin. Je l'ai désabusé.

— Vous ?...

— Oui, chère mignonne, il m'a suffi d'un mot pour cela.

— Connaissez-vous donc mademoiselle Renée ?

— Je ne l'ai jamais vue, mais depuis dix-neuf ans je l'aime et je la pleure...

Honorine regarda Marguerite avec une surprise facile à comprendre.

— Vous savez, reprit-elle, qu'il y a un mystère autour de la naissance de cette enfant ?

Madame Bertin fit de la tête un signe affirmatif.

Mademoiselle de Terrys continua :

— Vous savez qu'elle ne connaît ni son père ni sa mère...

— Oui.

— Mais, peut-être les connaissez-vous ?

— Si je les connais ? s'écria Marguerite, dont les sanglots se firent jour et dont les larmes jaillirent. Si je connais les parents de Renée ? de ma fille !...

— Renée, votre fille ! répéta l'orpheline, ne pouvant croire ce qu'elle entendait et doutant du témoignage de ses sens.

— Oui, ma fille... ma fille chérie, qui me fut enlevée il y a dix-neuf ans, et que depuis lors j'ai pleurée sans cesse...

— Mais comment ?...

— Renée est l'enfant d'une faute... Son père, impitoyable, l'arracha de mes bras au moment où, sans force pour résister aux volontés paternelles, j'allais épouser M. Bertin, et prit ses mesures pour me laisser ignorer la demeure et jusqu'à l'existence de ma fille... Devenue veuve, je résolus de consacrer ma vie à découvrir la retraite de Renée, et j'avais réussi... Déjà mon cœur se gonflait de joie, quand le fil conducteur se rompit tout à coup en me laissant en face d'une immense déception et d'un découragement absolu... Je n'espérais plus, lorsqu'aujourd'hui le juge d'instruction m'a laissé supposer que vous connaissiez ma fille et qu'il vous serait possible de me remettre sur sa trace...

Honorine murmura, en serrant de nouveau les mains de son amie :

— Chère Marguerite, comme vous avez dû souffrir !

— Oh ! oui, j'ai cruellement souffert ; mais j'oublierai tout si vous me venez en aide, si vous me servez de guide.

— Dieu m'est témoin que je voudrais le pouvoir. Malheureusement je ne connais Renée que par Pauline Lambert, mon amie de pension... C'est une lettre saisie ici, une lettre de Pauline me parlant de Renée, qui a donné lieu à la dernière erreur de la justice, erreur où le ridicule le dispute à l'odieux...

— Ainsi vous ne savez rien ! fit Marguerite au désespoir.

— Rien... sauf une chose cependant.

— Laquelle ? Parlez vite.

— Vous n'êtes pas seule à chercher Renée...

— Vous connaissez quelqu'un qui veut retrouver sa trace ?

— Oui.

— Qui donc ?

— Votre neveu... mon sauveur.

— Paul !

— Oui, Paul dont j'ai reçu les confidences... les aveux... Vous souvenez-vous de quelques paroles prononcées par lui le jour des funérailles de M. Bertin ?

— Au sujet d'une jeune fille, d'une pensionnaire qu'il avait remarquée à Troyes ? Je m'en souviens.

— Cette jeune fille, cette pensionnaire, était Renée, qu'il aime de toute son âme ou plutôt qu'il adore... Il était venu me prier de demander à Pauline Lambert des renseignements sur sa famille, afin de savoir s'il avait quelque chance d'être agréé pour elle.

— Ainsi Paul aimait Renée ! Paul aimait ma fille ! balbutia Marguerite en essuyant ses larmes. Ah ! c'est Dieu qui a permis cette amour !...

Puis elle ajouta :

— Eh bien ! mademoiselle Lambert vous a-t-elle renseignée ?...

— Elle ne pouvait le faire... Elle ignorait comme vous ce qu'était devenue Renée, qui devait lui écrire et qui ne l'a pas fait.

— Ainsi, Paul la cherchait ?

— La retrouver était le but et l'espoir de sa vie...

— Eh bien ! qui sait s'il n'est point sur sa trace ? Il faut que je le voie, que je lui parle, que je l'interroge... Il faut qu'il m'éclaire...

— Je ne vous quitterai pas, mon amie... répliqua mademoiselle de Terrys. Nous le verrons ensemble... Si par lui vous retrouvez votre enfant, par lui je connaîtrai mes ennemis... Il veut me venger... je dois l'aider...

Allez-vous immédiatement chez votre neveu ?

— Oui.

— Eh bien ! accordez-moi quelques secondes et je serai tout à vous.

Honorine sonna sa femme de chambre et se fit habiller en grande hâte.

— Je suis prête... dit-elle en venant rejoindre madame Bertin.

La veuve et l'orpheline montèrent en voiture.

— Rue de l'École-de-Médecine, chez mon neveu... commanda Marguerite à son cocher.

La demie après sept heures sonnait au moment où le coupé faisait halte en face de la demeure de l'étudiant en droit.

Les deux femmes descendirent de voiture et entrèrent dans la maison.

— M. Paul Lantier est-il chez lui ? demanda Marguerite au concierge.

— Non, ma lame...

— Mais il va rentrer sans doute ?

— Pas aujourd'hui, madame...

— Vous en êtes sûr ?

— Oh ! parfaitement sûr... M. Lantier est parti ce soir en voyage...

Madame Bertin sentit son cœur se serrer douloureusement.

— En voyage ! répéta-t-elle.

— Oui, madame... et j'ai reçu tout à l'heure une dépêche pour lui, une dépêche très pressée peut être, que je ne pourrai lui remettre qu'à son retour.

— Savez-vous au moins si son absence doit durer longtemps ? reprit la veuve.

— Je ne crois pas, madame. Il est allé à Troyes ; sa rentrée à Paris coïncidera sans doute avec celle de mademoiselle Renée...

En entendant ce nom Marguerite tressaillit ; une émotion inexplicable s'empara de tout son être.

— Renée ! s'écria-t-elle. Vous avez dit Renée, n'est-ce pas ?

— Oui, madame... mademoiselle Renée... Une belle jeune fille... qu'il a sauvée de la mort... qu'il a soignée... qu'il a guérie... qu'il doit épouser... et qui est partie ce matin pour des affaires de famille...

— Oh ! c'est elle... c'est bien elle... reprit la pauvre mère en délire. Je ne puis douter que ce soit elle... Et ce matin, elle a quitté Paris ?

— Oui, madame...

— Seule ?...

— Oh ! non, madame... M. Paul ne pouvant l'accompagner, il l'a remise sous la garde de l'un de ses amis...

— Où est-elle allée ?

— Je l'ignore, madame...

— Et, quand doit-elle revenir ?...

— Peut-être demain...

— Mon Dieu !... mon Dieu !... balbutia Marguerite avec un découragement profond. Attendre... attendre encore... savoir qu'elle est vivante... que je pourrai la voir... la serrer dans mes bras... et attendre... quel supplice ! ! !

Elle essuya les larmes qui coulaient sur ses joues et poursuivit :

— Cette dépêche que vous avez reçue pour M. Paul Lantier, elle est de Renée, peut-être... Ne pourriez-vous l'ouvrir pour y chercher une indication ?

Le concierge prit un grand air de dignité blessée.

— Ouvrir une enveloppe ! répliqua-t-il ; Y pensez-vous ? madame.

— Vous avez raison... c'est vrai... je suis folle.

— Une seule personne pourrait se permettre de le faire.

— Une personne ? répéta Marguerite haletante.

— Oui... l'épouse d'un ami de M. Paul, autorisée par lui à cet effet... madame Isabelle.

— Eh bien ! allez chercher cette dame... je vous en supplie... je vous récompenserai largement... allez vite.

— Je le ferais de grand cœur pour vous obliger. Mais madame Isabelle est absente.

— Absente ! elle aussi ! murmura la pauvre femme écrasée par ces chocs successifs. Allons, tout m'échappe ! Ah ! que de tortures ! ! !

A cette minute précise un violent coup de sonnette retentit à la porte de l'allée.

Le concierge tira le cordon.

Madame Verdier, livide comme une morte et se soutenant à peine, entra dans la loge.

— Madame Isabelle ! s'écria le concierge en la voyant. Miséricorde, comme vous êtes pâle ! Qu'avez-vous donc ?

— Rien... Je n'ai rien... répondit Zirza. Ne vous occupez pas de moi. Renée est partie, n'est-ce pas ?

Marguerite et mademoiselle de Terrys attendaient, haletantes.

— Oui, madame... partie ce matin...

— Avec Paul Lantier ?...

— Non, madame...

— Mon Dieu, que dites-vous ?

— M. Paul, se trouvant retenu à Paris pour quelques heures, M. Victor Bérallé, que vous connaissez bien, a servi de compagnon à mademoiselle Renée.

— Et Paul, où est-il ?

— Parti ce soir pour Troyes. Il m'a chargé de vous l'apprendre en ajoutant qu'il ne fallait avoir aucune inquiétude et que son voyage serait court.

— N'avoir aucune inquiétude, répéta la jeune fille avec amertume, lorsque Renée est en péril ! lorsqu'à cette heure elle est morte peut-être !

Un double cri, poussé par Honorine et par Marguerite, répondit à ces mots. Madame Bertin s'élança vers Isabelle et balbutia :

— Renée est en péril ! Renée est morte peut-être !

Zirza la blonde jeta sur son interlocutrice un regard stupéfait et répliqua :

— Oui, madame. Le misérable qui l'attendait pour l'assassiner, et qui a voulu me tuer à sa place, menace sa vie.

— Dieu puissant ! fit Marguerite en prenant dans ses mains son front d'où la raison lui semblait s'échapper. C'est horrible ! je deviens folle ! Il faut partir et rejoindre Renée pour la défendre... pour la sauver ! Vous savez où elle est ?

Zirza regarda de nouveau madame Bertin, et cette fois avec une défiance manifeste :

— Je le sais, oui, madame, répliqua-t-elle ensuite sèchement.

— Et, vous allez me l'apprendre ?

— Non, madame. Renée a de nombreux ennemis... des assassins cachés dans l'ombre... et je ne vous connais pas.

— Me supposez-vous l'ennemie de Renée ? Moi ? fit Marguerite avec un sanglot.

Zirza répéta :

— Je ne vous connais pas.

— Je suis sa mère !

Ce fut un coup de théâtre.

Zirza tremblait de tout son corps.

— Sa mère ! balbutia-t-elle. Sa mère ! vous !

— Oui, moi qui vous implore. Moi qui vous conjure à genoux de me dire où est mon enfant, afin que je la sauve, ou du moins que je meure avec elle ! Ayez pitié de Renée ! ayez pitié de moi !

Madame Bertin, suffoquée par les sanglots, se laissa véritablement tomber aux genoux de Zirza et lui saisit les mains.

— Ah ! relevez-vous... relevez-vous, madame, fit la jeune femme en attirant Marguerite à elle et en la pressant dans ses bras. Renée va donc retrouver sa mère... sa mère qu'elle appelait sans cesse... sa mère qu'elle aimait sans la connaître ! Oh ! comme elle sera heureuse.

— Pour être heureuse, il faut qu'elle vive ! interrompit mademoiselle de Terrys. Or, vous nous avez dit qu'un grand péril menaçait sa vie. Ne nous égarons pas... agissons. Où est Renée ?

— A Nogent-sur-Seine, chez son notaire.

— Alors, c'est pour Nogent qu'il faut partir ?

— Oui... je le crois du moins.

— Il y a là une dépêche, arrivée tout à l'heure et adressée à M. Paul. Vous avez, paraît-il, le droit de l'ouvrir... Peut-être y trouverons-nous une certitude.

Le concierge tendit le télégramme. Zirza déchira l'enveloppe bleue.

— Oui ! s'écria-t-elle avec joie après avoir lu. C'est de Renée et de Victor Bérallé. Ils sont à Nogent où les retient l'absence momentanée du notaire.

— Et, demanda vivement Marguerite, où sont-ils descendus à Nogent ?

— A « l'Hôtel du Cygne-de-la-Croix. »

— Eh bien ! reprit la mère éperdue, cette nuit même nous serons à Nogent et, avec l'aide de Dieu, nous arriverons à temps pour sauver ma fille.

— Je vous accompagnerai, madame... dit Isabelle. J'ai bien des choses à vous apprendre.

— Et moi, fit Honorine, je ne vous quitterai pas.

— J'accepte votre dévouement. Venez donc toutes deux, et prions Dieu de nous soutenir et de nous protéger.

— Mais, M. Paul ? demanda Zirza.

— Il est à Troyes, répondit Honorine.

— Eh bien ! Victor Bérallé ira le chercher à Troyes, et parviendra bien à l'y rejoindre.

Les trois femmes sortirent.

— Où allons-nous ? demanda mademoiselle de Terrys.

— Chez moi, rue de Varennes, pour y prendre de l'argent, répliqua Marguerite, et de là à la gare de l'Est.

Un train semi-direct partait à neuf heures quarante minutes. La veuve et ses deux compagnes prirent place dans ce train qui les emporta vers Nogent sur Seine où nous les précéderons.

Renée et Victor Bérallé avaient dîné chacun dans leur chambre. Aussitôt que les garçons d'hôtel eurent terminé leur service et qu'aucun dérangement importun ne fut à craindre, la fille de Marguerite et le contremaître ouvrirent la porte de communication et se réunirent-

Victor trouvait singulier que Paal eût laissé sans réponse la dépêche qu'il lui avait adressée. Mais, ne voulant pas inquiéter la jeune fille, il gardait pour lui seul son étonnement mêlé d'un peu d'inquiétude.

Renée, que préoccupait également le silence de son fiancé, fut la première à mettre l'entretien sur ce sujet.

— Pourquoi Paul n'a-t-il pas répondu ? demanda-t-elle.

— Je l'ignore, mais il est possible qu'il ne trouve mon télégramme qu'en rentrant fort tard.

— C'est vrai... murmura Renée, rassurée par cette explication très plausible en effet.

— Sans compter, reprit Victor, qu'il pourrait fort bien, s'il est libre, prendre le chemin de fer et venir nous rejoindre à l'improviste ici.

— A quelle heure le train de nuit passe-t-il à Nogent ?... demanda vivement la fille de Marguerite.

Victor, après avoir consulté « l'Indicateur, » répondit :

— Il y en a trois... Un à onze heures Huit minutes, un à minuit trente-trois, et le dernier à quatre heures onze minutes du matin...

Renée regarda la pendule.

— Dix heures et demie... dit-elle, j'attendrai jusqu'à onze heures et demie...

— Nous attendrons ensemble...

A onze heures et demie ils causaient encore et Paul Lantier n'était doint arrivé...

— Il ne vien Ira pas cette nuit... murmura la jeune fille en quittant son siège... je suis inquiète...

— Je vous assure qu'il n'y a pas lieu de l'être... Cela s'explique de la façon la plus naturelle. M. Paul, retenu hors de chez lui pendant tout le jour, n'aura trouvé ma dépêche que trop tard pour pouvoir y répondre sur-le-champ. Je vous quitte, en vous souhaitant une bonne nuit...

— Bonsoir, monsieur Victor...

— A demain, mademoiselle...

Le contremaître sortit de la chambre.

La fille de Marguerite referma derrière lui la porte de communication, puis elle retira la clef de la porte accédant au couloir de l'hôtel, et plaça cette clef sur un meuble.

Elle s'agenouilla ensuite au pied de son lit, pria Dieu pour sa mère inconnue et pour son fiancé, se déshabilla, se coucha et éteignit sa lumière.

Tandis que se passaient ces choses au premier étage de « l'Hôtel du Cygne-de-la-Croix, » que faisait Richard Bérallé ?

Nous savons déjà que, sous prétexte de fatigue, il s'était enfermé dans sa chambre en tête-à-tête avec un carafon d'eau-de-vie auquel il donnait d'assez fréquentes accolades.

Pour un ivrogne, l'attente amène souvent le sommeil ; nous pourrions même dire presque toujours. Richard ne fournit pas d'exception à la règle générale.

Il s'était jeté tout habillé sur son lit, pour tuer le temps, songeant à son prochain mariage avec Virginie Bau du, et se promettant bien de ne point fermer les yeux.

Peu à peu l'alcool le poussant à l'engourdissement, ses idées devinrent confuses, ses paupières s'abaissèrent, il s'endormit sans s'en apercevoir, laissant sur la table de nuit sa bougie allumée.

Son sommeil dura longtemps et cessa d'une façon brusque. Le jeune homme se frotta les yeux et regarda sa montre. Elle indiquait minuit cinq minutes.

Il prit le carafon, avala une gorgée d'eau-de-vie et appuya de nouveau sa tête sur l'oreiller, en se disant :

— J'ai du temps devant moi et je ferai en sorte de ne plus m'endormir.

Une résolution de ce genre est facile à prendre, mais parfois difficile à exécuter. Le cerveau de l'ivrogne était de plus en plus lourd. Ses paupières se fermaient malgré lui.

Il ne dormait pas précisément, il succombait à une sorte de somnolence fiévreuse, hantée par des hallucinations singulières et des cauchemars effrayants. L'un de ces cauchemars prit un tel cachet de réalité que Richard, voulant fuir un péril imaginaire, se dressa sur ses jambes ce qui, naturellement, le remit en présence de la réalité.

— Quel bête de rêve ! murmura-t-il. Moi qui m'étais si bien promis de ne pas dormir... Quelle heure peut-il être ?

Il regarda sa montre pour la seconde fois. Elle continuait à indiquer minuit cinq minutes.

— Ah ! ça, mais, tonnerre, elle est arrêtée ! fit le jeune homme presque à voix haute.

Et, pour s'en assurer, il appuya le boîtier contre son oreille. Aucun « tic tac » ne s'en échappait.

— Elle est arrêtée positivement... poursuivit-il. Pendant que je ronflais comme une brute j'aurai sans doute laissé passer l'heure ! Me voilà dans de jolis draps !

Il s'élança vers la fenêtre, souleva le rideau intérieur, puis le rideau du vitrage, et regarda au dehors. Dans la rue, tout était noir.

— Il est bien tard, peut-être, se dit Richard. Mais le jour est loin encore... J'ai devant moi plus de temps qu'il n'en faut pour agir.

Le carafon d'eau-de-vie se trouvait à portée de sa main. D'une seule aspiration il en absorba le contenu, puis il prit la clef que lui avait remise Léopold, alluma la petite bougie de la lanterne et mit dans sa poche un couteau placé sur la table de nuit.

Pendant quelques minutes il resta sombre, les sourcils froncés, les traits contractés, les regards errant dans le vague. Un combat terrible, la dernière lutte, se livrait au fond de l'âme enténébrée du malheureux.

Une fois de plus l'ivresse, dominant la raison vacillante, étouffa la voix de la conscience. Richard releva la tête et passa la main sur son front où perlaient des gouttes de sueur.

— Allons !... fit-il résolument.

Puis il s'avança d'un pas presque ferme vers la porte de la chambre.

La clef se trouvait en dedans. Il ouvrit avec précaution.

Les couloirs étaient plongés dans une obscurité profonde. Aucun bruit, même le plus léger, ne troublait le silence de l'hôtel endormi.

Richard gagna l'escalier. Une bande de tapis courant sur les marches rendait les pas silencieux.

L'ivrogne tibubait légèrement. Néanmoins, à force de soin, il parvint à descendre à l'étage inférieur et sans avoir trahi sa présence par quelque choc intempêtif, il arriva en face de la chambre qu'occupait Renée. Il éleva sa lanterne vers le chambranle de la porte.

— Numéro 3... murmura-t-il entre ses dents. C'est bien ici...

Alors, avec une résolution farouche mais calme, il introduisit dans la serrure le passe-partout volé par Léopold et le fit tourner.

Le pêne céda. La porte s'entrebâilla lentement. Richard prêta l'oreille. A l'intérieur un silence absolu régnait.

L'ivrogne poussa la porte qui grinça en tournant sur ses gonds. Inquiet, frissonnant, il s'arrêta pour écouter de nouveau. Tout restait calme.

Le faible bruit de la respiration de Renée endormie arrivait seul jusqu'à lui.

Il se glissa par l'entrebâillement de la porte. Une fois dans la chambre, il fit jaillir de la lanterne sourde un faible rayon lumineux et projeta ce rayon sur le lit.

La fille de Marguerite, le visage tourné contre la muraille, ne se réveillait pas. Encouragé par la persistance de ce sommeil, il s'avança en marchant sur la pointe des pieds.

Les vêtements de la jeune fille étaient placés, bien en ordre sur une chaise au pied du lit. Richard les vit et se dirigea vers cette chaise, afin de commencer ses recherches.

Soudain Renée fit un mouvement. Toujours endormie, elle se retourna du côté de Richard.

Ce dernier cacha vivement la lanterne sous son paletot, et

tremblant, secoué de la tête aux pieds par une angoisse qui ressemblait à de l'épouvante, il attendit.

La respiration toujours calme de la jeune fille prouvait que le sommeil continuait. L'ivrogne rassuré démasqua sa lanterne. La lumière vint frapper en plein le visage de la dormeuse.

Richard regarda ce visage, poussa un cri et recula terrifié, en lâchant sa lanterne qui roula sur le parquet et qui s'éteignit.

Il avait reconnu Renée. La jeune fille, réveillée en sursaut et prise d'une effroyable épouvante, répondit à l'exclamation du visiteur nocturne par des cris d'appel.

Le misérable se sentit perdu. Il comprit qu'on allait venir, qu'il lui serait impossible d'expliquer de façon plausible sa présence dans cette chambre ; qu'on l'arrêterait comme voleur et, la tête égarée, il bondit vers la porte.

Dans le couloir, sur le seuil de cette porte, un homme en bras de chemise, les pieds nus, la tête nue, apparut tenant un flambeau de la main gauche, un revolver de la main droite.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

### XIX

#### LA VENDEUSE

Des nuées de femmes les entourent, choisissant, essayant devant les hautes glaces. L'essaim des jeunes filles se disperse. Elle vont des salons à la cuisse, glissant leur feuille de vente dans une broche de fer, inscrivant sur leur carnet la vente conclue, vente qui leur rapportera tant pour cent variant suivant la nature des objets.

Clotilde avait eu beaucoup de peine à s'accoutumer à ce mouvement, à ce bruit. Les premiers jours, tout la froissait en dépit de son courage.

Elle eut voulu garder sa robe de laine, ses bandeaux unis ; elle dut porter comme ses compagnes une robe de soie noire fournie par la maison, qu'elle revêtait le matin comme un uniforme, et qu'elle y laissait le soir.

Le lendemain de son entrée aux « Deux-Mondes, » une de ses compagnes, pauvre enfant d'une pâleur de cire dont la toux fréquente indiquait trop de quel mal elle souffrait, lui mit doucement la main sur l'épaule et lui dit :

— Souhaitez-vous rester ici ?

— Sans aucun doute.

— Alors ne soyez pas si triste. Mme Barnabé dirait au directeur que vous ne valez rien pour la vente !... Voyez, moi, je souris, et dans six mois je serai morte !

— Vous !

— Oh ! je suis résignée, allez ! Toute ma famille est éteinte, mes proches parents, du moins, les autres ne s'inquiètent guère de moi. Pourvu que j'aie un coin fleuri dans un cimetière, il me semble que j'y serai toujours bien... Si vous le voulez je vous aimerai, et je serai heureuse que vous m'aimiez.

— Comment vous nommez-vous !

— Millie.

— Et moi Clotilde, merci, Millie, aimons-nous.

Et le pacte fraternel fut signé.

A partir de ce moment, Millie guida sa compagne, lui apprenant son métier, la défendant contre Mme Barnabé elle-même, s'exposant souvent à être réprimandée d'une façon dure, plutôt que d'exposer son amie à une verte leçon.

Elle enleva un peu l'amertume dont s'emplissait parfois l'âme de Mlle Gualbert. La pauvre enfant se demandait souvent, en dépit de son courage, si elle garderait la force de poursuivre cette voie difficile. Tout le jour elle devait rester debout ; elle éprouvait dans les jambes des lassitudes cruelles ; puis dans ses oreilles emplies d'un brouhaha sans nom, elle croyait entendre tous les bruits de la mer.

Le cerveau fatigué menaçait d'éclater ; elle ne trouvait plus la force d'essayer les manteaux, de les vanter aux acheteuses. Elle eut tout donné pour avoir le droit de tomber dans un fauteuil et de rester un moment, rien qu'un moment, la tête dans ses mains, s'efforçant de ne plus songer, de ne plus entendre.

Tout à coup son nom prononcé d'une façon plus ou moins aigre lui produisit l'effet d'un coup de fouet, elle se levait et reprenait sa tâche, mais machinalement, répétant des formules.

Si Millie s'apercevait de l'état dans lequel se trouvait sa compagne, elle courait de son côté avec empressement, lui venait en aide, et souvent enlevait une victoire chèrement disputée. Clotilde la remerciait d'un regard, pendant qu'elle se trouvait au milieu des autres vendeuses, mais quand celles-ci s'étaient éloignées, elle serrait la main de Millie et lui adressait quelques tendres paroles.

Dans la maison d'André Gualbert on connaissait le nom de la jeune fille, et un jour Clotilde obtint la permission d'amener le dimanche suivant Millie pour la journée avec elle. Quand Clotilde transmit cette invitation à la pauvre petite poitrinaire, de jolies couleurs roses montèrent à ses joues ; elle se jeta dans les bras de son amie, et ne songea pas à autre chose qu'à cette journée de libeté et de soleil à côté d'une créature douce et bonne qui s'attachait à elle chaque jour davantage.

Mme Gualbert garda bien à l'égard de Millie un peu de sa morgue habituelle, mais Amice prévenue montra tant de bonne grâce à entourer la jeune fille de prévenances délicates que celle-ci sentait des larmes d'attendrissement lui monter aux yeux.

Entre les deux cousines elle retrouvait une gaieté enfantine ; et quand toutes trois sous les grands marronniers des Champs-Élysées se réjouirent des rayons du printemps, de la verdure nouvelle, des thyrses blancs ou rouges des arbres, elle se demanda en présence de ce renouveau s'il ne lui serait pas possible de vivre.

La journée passa comme un rêve, mais son souvenir suffit pour donner longtemps de la joie à l'orpheline.

La grâce touchante de Clotilde ne parvenait pas à lui attirer les sympathies de ses compagnes. Elles la devinaient trop au-dessus d'elles par l'éducation et par les sentiments. Ou la jalousait, elle si modeste et si simple. Pendant le dîner elle comprit plus d'une fois qu'on lui lançait des paroles acerbes. C'était Millie indignée qui répliquait avec colère. Alors les rires éclataient sur toute la ligne. Millie tenait bon, mais Clotilde baissait la tête.

Quand Mme Barnabé entendait le récit d'une scène semblable, loin de prendre la défense de Clotilde elle semblait approuver celles qui se faisaient un jeu de la persécuter.

Tout autre que Mlle Gualbert aurait raconté au docteur Chaumas ce qui se passait aux « Deux-Mondes, » mais elle savait que le docteur eût immédiatement porté plainte à M. Athanase Besnard et Clotilde ne le voulait pas.

On aurait tout envenimé sans doute. Peut-être même quelques jeunes filles auraient été renvoyées, et qui sait si celles-là, les plus mauvaises, n'étaient pas les plus pauvres !

Un matin Milie se trouva obligée de traverser la galerie de peinture. En passant ses yeux s'arrêtèrent sur diverses toiles, et dès qu'elle eut aperçu la tête d'ange elle s'arrêta et se mit à la contempler :

— C'est bien Clotilde, murmura-t-elle, je la reconnais... Seulement elle est encore plus jolie que cela !

Ces derniers mots qu'elle murmura à demi-voix firent retourner un jeune homme qu'elle n'avait pu reconnaître.

Elle rougit beaucoup et balbutia :

— Monsieur...

— N'ayez pas peur, mademoiselle, dit-il, et soyez assez bonne pour me répondre. Les paroles que vous venez de prononcer m'apprennent déjà que vous n'êtes point jalouse de Mlle Gualbert. ajoutez-y un renseignement... croyez-vous qu'elle se trouve heureuse ici ?

— Heureuse ! répéta Milie, et comment cela pourrait-il être ! Mlle Gualbert est trop belle, trop pure et trop fière pour être aimée... Quand je dis fière, ce n'est point le véritable mot que je devrais employer... Elle nous parle à toutes avec une grande douceur, une extrême politesse, mais elle ne se familiarise avec personne... On la respecte, on la raille aussi... Moi seule je la chérie de toute mon âme. Elle s'est montrée si bonne pour moi.

— Vraiment ! dit le propriétaire des « Deux-Mondes. »

— Croiriez-vous qu'elle, une demoiselle savante, grande musicienne, élevée dans le luxe, m'a traitée en camarade. J'ai dîné chez elle, quelle bonne journée ! J'en pleurais de joie. L'après-midi nous nous sommes promenées, et le soir j'ai rapporté des brassées de fleurs ! j'ai vu sa cousine, Mlle Amice, un ange ! Je ne souhaite qu'une chose, c'est de passer souvent de semblables heures. Elle m'a promis de m'emmener encore. Si je dois mourir à l'automne, voyez-vous, monsieur, je voudrais voir durant l'été beaucoup d'arbres et beaucoup de fleurs.

— Mourir, vous, de quoi ?

— De la phthisie, répondit Milie doucement.

— Oh ! non ! ce ne sera pas, je ne le veux pas ! Vous vivrez, car vous êtes bonne, généreuse, tendre et douce. Le docteur Chaumas vous soignera, il vous guérira. Quand je devrais vous envoyer en Algérie, je veux que vous viviez.

— C'est vous qui êtes bon, monsieur ! fit Milie. Je vous remercie, et si je meurs dans quelques mois j'aurai du moins la consolation d'avoir été un peu aimée, et peut-être deux ou trois cœurs généreux me regretteront-ils ici.

Deux jours plus tard Milie était demandée dans l'appartement de M. Athanase.

Le docteur Chaumas s'y trouvait.

— Vous êtes savant, dit le négociant au praticien, j'ai en vous une confiance absolue, prouvez-moi qu'à votre habileté vous joignez le dévouement. Tenez, voici une jeune fille attachée à ma maison qui s'imagine qu'elle est perdue, et que les dernières feuilles rouleront sur sa fosse. Que pouvez-vous pour la guérir ? Il faut, je veux qu'elle soit sauvée.

Chaumas regarda M. Besnard avec une certaine surprise. Il le savait bon, et cependant il ne comprenait pas quel intérêt puissant le portait vers cette enfant frêle. Pendant une seconde son œil clairvoyant resta fixé sur le visage d'Athanase, mais il n'y put rien lire que le sentiment d'une compassion fraternelle.

Chaumas questionna longuement la jeune fille, l'ausculta, et répondit en lui serrant la main :

— Non, vous n'êtes pas perdue, chère petite ; vous ne courez pas même de danger. Vous souffrez cependant d'un mal qu'on pourrait appeler celui des jeunes filles de Paris, ces pauvres filles qui ont manqué d'air pendant leur enfance et d'une nourriture suffisante durant les années de l'adolescence. La poitrine, bien que délicate, n'est pas attaquée.

Si l'hiver menaçait d'être froid, je croirais prudent de vous envoyer dans le pays du soleil, sous les palmiers de l'Afrique, par exemple. Non ! vous ne mourrez pas. Mais la nostalgie vous gagne. Vous étouffez un peu dans la vie. Ah ! bon Dieu ! qui ne souffrirait comme vous ? Peut-être, parmi vos compagnes n'avez-vous pas même une amie, à qui vous puissiez confier vos regrets, vos peines et vos craintes.

— Si, monsieur, j'en ai une.

— Est-elle votre compagne de travail ?

— Mlle Clotilde... Ne la connaissez-vous pas ?

— Si je la connais, c'est un ange !

Athanase se pencha vers le docteur :

— Comprenez-vous maintenant pourquoi vous devez sauver Milie...

— Oui, répondit Chaumas d'un ton grave, je dois la sauver parce que l'humanité me le commande, voilà ce que vous voulez dire ?

Le négociant fit un signe affirmatif.

Chaumas écrivit une longue ordonnance, comprenant tous les réconfortants du monde, quelques congés, puis il affirma que Milie redeviendrait forte et bien portante.

La jeune fille s'éloigna une larme dans les yeux, un sourire aux lèvres.

Quand elle eut disparu, Chaumas se tourna vers Athanase et lui demanda avec une sorte de brusquerie :

— Et vous, n'avez-vous point besoin d'une consultation ?

— Non pas que je sache, répliqua le négociant avec un certain effort.

— Ah ! Eh bien ! soignez-vous tout de même.

— Que voulez-vous dire, docteur ?

— Moi ? Rien ! J'ai l'habitude de ne jamais guérir les malades qui ne demandent pas à être traités.

— Est-ce que vous croiriez...

— Je pense qu'un voyage vous ferait du bien.

— Comme à cette petite Milie ? En Afrique, aussi ?

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre Journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er janvier dernier, et nous en avons le compte (broché) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE. Editeurs,

Boîte 1966, Bureau de Poste.

No. 17 Rue Ste Thérèse Montréal.